

Prédication du 23/01 à Brive (Unité)

Le texte proposé pour notre méditation de l'unité est tiré de l'Évangile de Marc, chapitre 5, versets 21 à 43. Je me concentrerai sur les versets 25 à 34 :

«²⁵ Une femme, qui souffrait d'hémorragies depuis douze ans ²⁶ - elle avait beaucoup souffert du fait de nombreux médecins et avait dépensé tout ce qu'elle possédait sans aucune amélioration ; au contraire, son état avait plutôt empiré -, ²⁷ cette femme, donc, avait appris ce qu'on disait de Jésus. Elle vint **par-derrière** dans la foule et toucha son vêtement. ²⁸ Elle se disait : "Si j'arrive à toucher au moins ses vêtements, **je serai sauvée.**"
²⁹ À l'instant, sa perte de sang s'arrêta et elle ressentit en son corps qu'elle **était guérie** de son mal. ³⁰ Aussitôt Jésus s'aperçut qu'une force était sortie de lui. Il se retourna au milieu de la foule et il disait : "Qui a touché mes vêtements ?"
³¹ Ses disciples lui disaient : "Tu vois la foule qui te presse et tu demandes : 'Qui m'a touché ?'"
³² Mais il regardait autour de lui pour voir celle qui avait fait cela. ³³ Alors la femme, craintive et tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. ³⁴ Mais il lui dit : "Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton mal." »

Chers frères et sœurs en Christ,

Je ne vais pas prêcher sur l'ensemble du récit que nous venons d'entendre. Je me contenterai du jambon dans le sandwich, le jambon situé entre les deux tranches de pain de Jaïros. Cette tranche de jambon relate l'événement d'une femme malade à en mourir. Cette femme interrompt Jésus dans sa lutte pour la vie. Comme s'il n'y en avait que « pour sa pomme » ! Pour sa guérison, à elle ! Guérison qu'elle vole à Jésus. Mais ce récit de guérison unique dans le Nouveau Testament (dans la mesure où elle est volée) résonne très fortement avec le thème de la libération de notre cérémonie de l'unité et résonne très fortement avec l'actualité de notre monde.

1) Une femme

L'actualité de ce texte est d'abord dans son personnage. Féminin. Or, à l'époque, la femme n'est rien. La loi juive, souvenons-nous en, préconisait que « *si une jeune fille vierge est fiancée à un homme, et qu'un autre homme la rencontre dans la ville et couche avec elle, vous les amènerez tous les deux à la porte de la ville et vous les lapiderez* ». Oui, vous avez bien entendu, la Loi juive punissait de mort une femme qui s'était faite violée, « *du fait qu'étant dans la ville, elle n'a pas crié au secours* » (Dt 22,23-24). Toujours les mêmes arguments éculés ! Dans la

société juive, seuls les hommes comptent, eux seuls peuvent décider, sont aptes à penser. Seuls les hommes sont ou peuvent être « quelqu'un ». La preuve : ils ont un nom. Le nom du personnage de l'autre récit de guérison est connu : c'est Jaïros. Mais la femme qui interrompt le maître dans sa démarche de guérison, elle, elle est et reste une anonyme. Une sans-nom, une sans-voix. En la guérissant, Jésus la réintègre dans le monde des vivants, des ayants-droits : à la guérison, au salut, à la Parole de vie. **Ce texte résonne très fort aujourd'hui, en plein contexte de l'affaire Weinstein, après les Golden Globes américains.** Le monde a enfin ouvert les yeux et s'est aperçu il y a deux mois que la situation des femmes ne s'était guère améliorée depuis l'époque de Jésus, depuis le temps de la Loi juive. Les femmes ont libéré leur parole et espèrent être libérées des maltraitances et injustices qu'elles subissent depuis des années. Il faut l'avouer : le christianisme a beaucoup à se reprocher en ayant dispensé pendant des années un discours méprisant sur la femme. Quelles que soient les confessions. Les paroles de Luther sur le sujet, croyez-moi, n'ont rien à envier à celles de certains Pères, Augustin en particulier. Les choses ont évolué. Mais beaucoup reste à faire. Et je dis cela d'abord pour mon Église. Le président de la Fédération Protestante de France, François Clavairoly, le rappelait encore récemment disant : « il nous faudra aller

plus loin sur la question de l'égalité hommes-femmes. Nos Églises ne sont pas forcément exemplaires sur ce sujet et il nous faudra faire advenir davantage de prises de parole et de responsabilités de femmes dans nos institutions. » **Oui, frères et sœurs, le Christ nous appelle à avancer sur ce chemin.**

2) La réintégration sociale

Ce texte résonne très fort aujourd'hui car il met en scène une exclue. La femme est atteinte d'une perte de sang depuis 12 ans. Or « *le sang qu'elle perd la rend impure en permanence. Les règles formulées dans le livre du Lévitique sont tout à fait claires sur ce point. Tout ce que cette femme touche devient "impur", comme on disait, et rend "impurs" ceux ou celles qui y toucheraient à leur tour* » (Babut, p. 100). Dès lors, elle est exclue : exclue du Temple, bien sûr, mais exclue de toute vie sociale, relationnelle et même familiale. Nombreuses étaient-elles à être chassée par leurs familles ! Et son drame, c'est que cette maladie est incurable. Elle est donc condamnée au CDI de l'exclusion. De par son sexe, elle n'est rien, de par sa maladie, elle est sans vie. Elle est comme morte, inexistante : invisible. Elle n'a donc rien à perdre et peut tenter le sacrilège par excellence : toucher le Maître. Jésus lui, au-delà de la guérison, va la réintégrer dans le monde des vivants : en lui redonnant un accès au Temple,

à une vie spirituelle, en lui permettant de retrouver une vie sociale, amicale, et en lui permettant de renouer avec sa famille. **Ce texte résonne très fort aujourd'hui, car des exclus, des personnes qui n'ont plus rien à perdre et sont prêts à tenter l'impossible, il y en a des tonnes.** Ne serait-ce que dans des barques, de frêles embarcations au milieu de ce gigantesque cimetière à ciel ouvert qu'est devenue la Méditerranée. Oui, des exclus, il y en a plein : exclus de l'emploi, ou du logement de par leur couleur de peau, leur poids, leur handicap, leur sexualité ; exclu de soins car victimes d'un système de santé à trois ou quatre vitesses ; exclus des écoles car apprenant plus doucement que les autres, etc... **Là aussi, frères et sœurs, le Christ nous appelle sur ce chemin.** Et nous en faisons déjà beaucoup que ce soit au sein du CCFD-Terre solidaire, Pax Christi, La Cimade, l'ACAT ou bien d'autres de nos associations. Mais là aussi, beaucoup reste à faire et c'est là notre vocation comme le disait Jésus à ses disciples qui râlaient qu'une femme verse un parfum de grand prix sur ses pieds : « *Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ? Elle a fait une bonne action à mon égard ;* ¹¹ *car vous avez toujours des pauvres avec vous* ». Oui, nous avons toujours des pauvres, des exclus, des migrants et c'est notre vocation de faire comme Jésus : de les réintégrer dans le monde des vivants.

3) La renommée de Jésus

Si ce texte est très actuel, c'est aussi parce qu'il évoque une foi défaillante. La femme vient voir Jésus sur ouï-dire, nous dit Marc. « *On racontait [sur tous les chemins] que Jésus guérissait les malades. Evidemment, comme discours sur Jésus, cela peut paraître un peu court, mais c'est précisément la chose dont cette femme avait impérativement besoin* » (Babut, p. 100). Cette femme impure, qui commet un acte à la limite du sacrilège, vient donc à Jésus pour de mauvaises raisons. Elle vient avec des idées magiques, imaginant qu'une force fantastique sort de cet individu et investit tout ce qu'elle touche. Le manteau, en contact avec le corps du maître, serait plein de cette énergie vitale. Mais peut-on vraiment reprocher ces pensées païennes à une femme qui a construit son image de Jésus sur « des ouï-dire » ? Pas vraiment. La responsabilité est surtout sur les épaules de ceux qui ont dit, qui ont transmis des propos sur Jésus conduisant cette femme à se le représenter fausement. **Par ricochet, la venue de la femme nous interroge.** Que disons-nous à nos contemporains ? Quelle image de Dieu leur renvoyons-nous ? Nous pouvons nous en faire une idée en regardant les images qu'ils se font de Dieu. Pour beaucoup, c'est celle d'un Dieu Tout-Puissant. Un Dieu qu'il rejette car leur quotidien, plein de souffrances et d'injustices, contredit cette toute-puissance. D'ici à

penser que Dieu la veut, la provoque ou la permet (comme pour Job), il n'y a qu'un pas que beaucoup franchissent avec aisance ! En ce sens, la récente modification du Notre Père va vraiment dans le bon sens. Ils conçoivent Dieu aussi comme un moraliste. Un Dieu qui vient les culpabiliser, un empêcheur de « vivre-en-rond ». Un Dieu qu'il rejette car il les enfonce au lieu de les relever. Ils conçoivent encore Dieu comme un juge sévère... **Autant dire, qu'ils se trompent sur Dieu autant que cette femme.** Et nous sommes bien souvent responsables de ces fausses images qui peuplent l'imaginaire de nos concitoyens. Comme l'ont été avant nous nos ancêtres des Caraïbes qui se sont servis de la Bible pour justifier l'esclavage et l'infériorité des races. Oui, nous en sommes autant responsables, et nous ne pouvons pas faire autrement car nous aussi nous nous trompons sur Lui. Car Dieu, –c'est l'enseignement principal que l'on peut tirer de la venue de Jésus-Christ– Dieu est toujours ailleurs ; il débordera toujours des représentations que l'on peut se faire de lui ; il sera autre que l'image qu'on s'en fait. Mais si Dieu sera toujours ailleurs et autre, nous pouvons essayer d'être plus fidèle à la révélation de Dieu en Jésus-Christ. Nous pouvons le faire en témoignant à nos concitoyens d'un Dieu puissamment faible, par exemple, d'un Dieu follement sage, d'un Dieu injustement juste, humainement Dieu ou

divinement homme. Des formules qui laissent entrevoir le mystère de l'incarnation de notre Dieu en Christ.

3) Le salut injustifié

Enfin, ce récit résonne très fort car il nous parle d'une grâce imméritée. La femme qui vole à Jésus sa guérison, la femme qui vient à Jésus en raisonnant comme une païenne, cette femme découvre qui est réellement Jésus. Elle découvre un Jésus qui ne montre aucune colère, aucune fureur après son geste. Elle découvre un Jésus qui ne la méprise pas du fait de son sexe, de sa maladie et de sa foi incorrecte. Elle découvre un Jésus qui l'accueille, un Jésus qui lui adresse une parole de grâce, à elle qui n'est rien, qui est sans-sous et impure : « *Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton mal.* » Dans cette parole, Jésus insiste sur la foi comme moteur du salut. Le problème est de savoir quelle est cette foi. Est-elle « orthodoxe » ? Respecte-t-elle, cette femme, les 613 commandements juifs ? Va-t-elle au Temple ? Pour l'instant, sa maladie l'empêchait de faire tout cela. Et pourtant Jésus reconnaît sa foi. **Ce texte nous interpelle, nous institutions, tant catholique, que protestante ou orthodoxe. Nous qui sommes si prompts à écrire des encyclopédies sur ce qu'est la foi, et sur ce qu'elle n'est pas.** Et si le texte d'aujourd'hui nous disait que Dieu nous adresse toujours la Parole

malgré l'imperfection de notre foi ? Que le salut vient d'abord de cette rencontre, individuelle, personnelle avec Jésus ? Que le salut vient de cet abandon dans la confiance et l'espérance quand tout nous pousse au doute et à la désespérance ? Alors nous comprendrons peut-être mieux pourquoi, alors qu'elle est guérie, Jésus lui dit « d'être guérie de son mal ». Car le mal qu'elle porte en elle, comme nous le portons en nous, est bien plus profond et incurable qu'une maladie. Ce mal est toujours à vaincre. C'est tous les jours que nous devons faire le pas de venir nous abandonner à Jésus, dans un acte de confiance et d'espérance. C'est pour cela que Luther disait que c'est tous les jours qu'il nous faut être baptisé... Pour cela, il nous faut nous reconnaître comme n'étant rien, car nos titres n'ont aucune importance, sans-sous, car tout notre argent ne saurait acheter l'amour de Dieu et impur, pécheur. Le Christ pourra alors nous toucher. Amen.